

C

Les civilisations orientales au IIe millénaire.
Civilisations égyptienne, mésopotamienne, hittite,
égéenne, phénicienne

I. La civilisation égyptienne au IIe millénaire

1. *L'administration*

Sous la domination des Hyksôs (1700—1580), on l'a vu, le régime féodal a remplacé la monarchie centralisée. Trois grandes régions: le Delta, la Moyenne Egypte et la Haute Egypte, sont gouvernées par des princes vassaux qui sont presque indépendants. Ces trois grandes régions sont subdivisées, à leur tour, en une infinité de principautés minuscules, dirigées par des roitelets vassaux dont les charges sont achetées et héréditaires.

La production artistique de cette époque est très réduite; les quelques œuvres d'art retrouvées décèlent un manque total d'originalité. Les artistes de l'époque Hyksôs ne sont pas «des primitifs qui créent maladroitement quelque chose de nouveau»; ce sont, «au contraire, des décadents qui se contentent d'imiter, quelquefois avec talent, les œuvres de leurs prédécesseurs» (Drioton et Vandier).

Sous le Nouvel Empire (1580—1090), la civilisation égyptienne retrouva et conserva son individualité propre. En principe, Pharaon est toujours le maître absolu du pays, fils et représentant des dieux et principalement d'Amon, dieu dynastique. En fait cependant, les pouvoirs du roi, à cause de l'extension de l'empire et de la complexité croissante des affaires publiques, sont partiellement exercés par de hauts et puissants personnages qui sont choisis par le souverain: premier ministre, vice-roi de Nubie, grand-prêtre d'Amon, chef de l'armée, etc.

Amon, dieu dynastique, et son clergé prennent une importance considérable. Le grand prêtre d'Amon, qui porte le titre de «Prophète d'Amon», interprète les oracles du dieu et, par là, exerce sur le roi une influence omnipotente. Sous le couvert d'un oracle truqué, il lui était possible de faire prévaloir son désir, sa volonté ou son avis. Aussi, bien que nommé par le roi, le grand prêtre exerçait-il sur le souverain une véritable tutelle.

Une autre fonction du grand prêtre, qui augmentait encore sa puissance et son crédit, c'est son intervention et son arbitrage dans les crises ou querelles dynastiques. Aux époques antérieures, le caractère divin du roi se transmettait aux fils nés d'un couple de sang royal. Le prince né d'une concubine devait épouser une princesse de sang royal pour conserver son droit au trône.

L'application de cette règle, depuis le Nouvel Empire, donnait lieu à des complications. Les mésalliances et les usurpations avaient besoin, pour

se légitimer, de la confirmation du dieu dynastique, c'est-à-dire du grand prêtre, «prophète d'Amon et interprète de ses volontés». Celui-ci dénouait la crise en faveur du candidat de son choix. Ainsi, encore bien que nommé par le roi, le grand prêtre est, en fait, le «Grand électeur des pharaons».

Pour briser cette tutelle tyrannique, Aménophis IV, qui substitua Aton à Amon comme dieu dynastique et proclama Aton «dieu unique» et «dieu d'empire», s'appropriâ lui-même la charge de grand prêtre et ajouta à ses titres royaux celui de «Prophète du dieu unique Aton». Après la mort de ce pharaon réformateur, la réaction triomphante rétablit Amon et son clergé dans leur rôle et leurs prérogatives antérieurs. Vers la fin du Nouvel Empire, la fonction de prophète d'Amon devient héréditaire. Deux dynasties, celle du roi et celle du grand prêtre, gouverneront parallèlement l'Égypte. Vers 1085, le grand prêtre et prophète Hérihor, éliminant le roi, se proclamera pharaon.

2. L'art

C'est sous Ramsès II (1298—1232) que la civilisation égyptienne atteint, «sinon son apogée artistique, du moins son point réel de maturité et d'équilibre» (Moret).

Les temples de Karnak, de Louqsor, etc., sont gigantesques et grandioses; mais leur type est uniforme et comme exécuté en série. Les dimensions des colonnades sont colossales, les statues sont géantes. «Le revers de cette production en masse, . . . c'est la monotonie des œuvres répétées en série, c'est le sacrifice de la perfection ancienne et du fini au gigantesque, à la recherche de l'effet.»¹

Mais à côté du grandiose, qui caractérise l'architecture des temples et des tombeaux en Égypte et en Nubie (Abou Simbel), les statues ou statuettes féminines, les bijoux, les objets de toilette, le mobilier se distinguent, au contraire, par une grande finesse d'exécution.

«Il y a déjà plus d'élégance aristocratique que de majesté dans plusieurs statues royales du second empire thébain, comme celles d'Aménophis IV, de Toutankhamon et de Ramsès II. Cette élégance s'affirme en toute liberté dans la plupart des têtes de reines (la reine Nefertiti) et de grandes dames de ce temps ou de l'époque saïte. Mais c'est surtout dans les nus féminins qu'elle triomphe . . . Quantité de bibelots et d'objets de toilette, comme les cuillers à fard ou à parfum, montrent d'ailleurs à quel points les artistes de Thèbes et de Saïs avaient compris la valeur décorative du corps féminin. Ils furent, avec les Grecs, les seuls sculpteurs de l'Antiquité capables de reproduire librement le nu.»²

¹ Moret, *Hist. de l'Orient*, II, p. 563.

² R. Grousset, *Les civilisations de l'Orient*, I, pp. 44 et 46.

3. *Littérature*

L'activité littéraire des Egyptiens du Nouvel Empire s'est appliquée aux genres les plus divers : œuvres historiques, lettres, poésie, contes, livres funéraires, recueils magiques. « Les œuvres littéraires de cette époque témoignent d'un mélange de réalisme brutal et de poésie idéaliste, et sont presque toutes pénétrées d'un esprit de superstition qui a certainement joué un grand rôle dans la vie égyptienne. »³

On croit généralement que la langue égyptienne est restée identique à elle-même, des origines à sa disparition. En réalité, comme toute chose vivante, elle a fort évolué au cours des deux millénaires qui viennent de s'écouler. Vers 1400, elle était déjà tellement transformée que la langue qui l'avait précédée et engendrée était devenue, comparativement, une langue morte.

« La langue classique, celle qu'écrivaient les scribes du Moyen-Empire, était devenue depuis longtemps une langue morte, dont seuls les savants avaient le secret et qui avait complètement disparu dans la conversation . . . L'ancienne langue s'était maintenue dans les œuvres littéraires, en partie par respect de la tradition, en partie par souci d'élégance et de correction . . . Ce fut à partir de son règne (Akhnaton) que les scribes commencèrent à écrire la langue vulgaire, qui jusqu'alors avait été réservée à la conversation. L'usage se généralisa rapidement, ce qui prouve bien qu'il répondait à un besoin. »⁴

³ Drioton et Vandier, *op. cit.*, p. 483.

⁴ Drioton et Vandier, *op. cit.*, p. 474, 475.

II. Les civilisations mésopotamiennes et anatoliennes. Civilisations kassite, assyrienne, mitanno-hourrite, hittite

1. *Civilisation des Kassites de Babylonie*

Les Kassites, ces Aryens ou Indo-Iraniens du Zagros qui s'établirent pendant près de 600 ans à Babylone, semblent n'avoir rien apporté à la civilisation du pays qu'ils ont si longtemps gouverné. Leur domination, féodale et militaire, est plutôt, comme celle des Hyksôs en Egypte, une domination de Barbares incultes et primitifs. Elle se signale surtout par une lutte permanente entre Babylone et Assour. Babylonie, Elam, Assyrie, sont, à cette époque, des Etats de second ordre, à côté des Mitanniens, des Hittites et des Egyptiens. Aucun événement notoire n'est à signaler, dans l'histoire de la Mésopotamie, à l'époque des Kassites.

Complètement assimilés par leurs sujets mésopotamiens, les dirigeants Kassites paraissent s'être intéressés plus particulièrement aux travaux de la terre. De grands domaines sont remis en fiefs aux vassaux fidèles. C'est le régime de la féodalité terrienne et seigneuriale. Le panthéon, qui n'a guère varié depuis Hammourabi, a reçu de nouvelles divinités Kassites. L'ancien costume officiel, la robe bordée d'un galon, avec de lourds bijoux, se couvre de riches et épaisses broderies. Le port de la barbe devient habituel, ainsi que les colliers, pendentifs, bracelets. L'Assyrie gardera ce costume.

Sous la domination Kassite, la Babylonie a perdu son auréole et son rayonnement politique et culturel; elle est tombée au rang de troisième puissance, au-dessous de l'Assyrie qui commence à l'éclipser.

« Dans le domaine intellectuel et artistique, où elle était la grande inspiratrice de l'Asie occidentale, depuis les temps primordiaux, elle ne vit que du passé . . . Le foyer d'art et de littérature, encore rayonnant à l'arrivée des Kassites, semblerait éteint sans les écoles sacerdotales . . . L'invention, en littérature ou philosophie, est tarie; on n'innove rien en mathématiques, astrologie, science calendaire; un étrange silence s'appesantit sur cette civilisation tombée en sommeil, qui n'a pas la force d'éduquer ses vainqueurs. Plus de grands monuments, pendant un demi-millénaire . . . En architecture, on ne signale que des restaurations d'édifices anciens à Our . . . La sculpture ne nous livre plus de bas-reliefs ni de statues, seulement des bornes de grandes dimensions, appelées *Koudourrou* . . . La

Babylonie... ne reprendra la tête de la civilisation mésopotamienne qu'après 612, avec le roi Nabuchodonosor II.»⁵

2. *Civilisation assyrienne*

Le territoire assyrien, c'est, en gros, la Haute Mésopotamie; c'est l'ancien Soubarrou, la région actuelle de Mossoul. Bien qu'il se présente comme exclusivement sémite, le peuple assyrien, parlant une langue sémitique, l'assyrien, sœur du babylonien, est un produit composite. Ses éléments ethniques formateurs, outre le Sumérien et le Sémite qui forment le peuple babylonien, comprennent, en particulier, des Asiatiques autochtones et des Aryens immigrés. Ce sont ces divers mélanges qui feront du peuple assyrien un peuple sémitisé, avec un caractère particulier qui le distingue des autres peuples qui l'avoisinent.

Bien qu'ils apparaissent relativement un peu tard sur la scène politique du monde oriental, les Assyriens, qui créeront, au premier millénaire qui va suivre, le premier grand empire d'Orient, sont aussi anciens, peut-être même plus anciens que les Babyloniens de Hammourabi. Ils sont contemporains de Sargon I, roi d'Agadé, dont ils furent les vassaux (vers 2750). Depuis cette époque, ils sont tantôt dominés par leurs voisins du Sud ou du Nord, tantôt indépendants. C'est seulement dans la seconde moitié du deuxième millénaire, qu'ils se dégagent de l'emprise politique de leurs voisins, pour se préparer à la conquête de la Mésopotamie et du Proche-Orient.

a. *Administration*

«La conception de l'Etat est la même qu'en Babylonie et en Hatti» (Delaporte). Comme Mardouk en Babylonie et la déesse d'Arinna en Hatti, le dieu Assur est le maître de l'Assyrie et la gouverne; le prince n'est que son vicaire. Les autres villes ont leurs dieux propres, lesquels relèvent du dieu suprême. Le premier des fonctionnaires civils est une sorte de premier ministre. La population assyrienne, comme dans les autres pays du Proche-Orient, se compose de gens libres et d'esclaves. La loi protège, contre certaines adversités, les déshérités parmi les gens de condition libre. L'armée est composée de troupes levées en Assyrie et dans les pays vassaux.

b. *Le droit*

Le droit assyrien, bien que postérieur au Code de Hammourabi, témoigne d'un état de civilisation inférieur à celui de la Babylonie. Ici encore, com-

⁵ Moret, *Hist. de l'Orient*, II, p. 594.

me en Hatti et à Babylone, il y a un droit pénal comportant crimes et châtements et un droit civil réglementant le mariage, le droit familial, les successions, la propriété et les obligations de toutes sortes. La loi assyrienne est l'œuvre du souverain; sa parole crée le droit.

Les lois de la guerre sont atroces. Les conquérants assyriens ne se contentent pas de déporter les guerriers vaincus, de brûler, dévaster et détruire villes et campagnes; ils se plaisent à couper les têtes et à mutiler les vaincus.

La justice est rendue par un seul juge, alors qu'en Babylonie elle l'est par un tribunal composé de plusieurs magistrats siégeant ensemble. La femme mariée, de condition libre, porte un voile quand elle sort. Elle ne peut traiter des affaires commerciales qu'avec le concours d'un membre mâle de sa famille. Dans les transactions commerciales, on se sert de lingots de plomb estampillés.

c. *Littérature. Religion*

A partir de 1400, «à mesure que l'Assyrie prend conscience de sa personnalité particulière, . . . il commence à se créer une littérature spécifiquement assyrienne. On transcrit, traduit, recompose et rajeunit des textes sumériens ou babyloniens; on imite les écrits des Egyptiens et des Hittites . . . Les inscriptions royales se consacrent de plus en plus à commémorer les hauts faits militaires du roi . . .

«Les Assyriens adorent les mêmes divinités que les Babyloniens. Une seule semble leur appartenir en propre, le dieu Assur. Ils rendent toutefois un culte plus particulier aux divinités guerrières . . . Les fêtes semblent avoir été célébrées selon les mêmes rites . . . Toute la littérature religieuse de la Basse Mésopotamie, les Assyriens l'acceptent et se l'approprient . . . Moins policée que la Babylonie, l'Assyrie, dans la seconde moitié du IIe millénaire, a cependant apporté une certaine contribution au progrès de l'humanité.»⁶

3. *La civilisation mitanno-hourrite*

A l'ouest de la Babylonie, entre l'Oronte et le Khabour, à cheval sur l'Euphrate, la Mésopotamie occidentale et la Haute Syrie sont le domaine des Hourrites asianiques et des Mitanniens aryens, parmi lesquels les Sémites sont largement représentés. Deux langues, l'une indo-aryenne et l'autre asianique, sont, on l'a vu, les parlères des deux races. Deux capitales (Ourfa et Nisibine actuelles) sont les centres politiques des deux groupes ethniques (p. 32—33).

* L. Delaporte, *Le Proche-Orient asiatique*, p. 214, 215.

a. Administration, droit, religion, art

La civilisation mitanno-hourrite a exercé son influence depuis le Zagros jusqu'à la Méditerranée. Comme dans la Babylonie des Kassites, l'organisation de l'Etat mitannien est militaire et féodale; c'est le régime du fief. Ce sont les Mitanniens qui introduisent la pratique du char, le cheval dans les armées du Proche-Orient; les Hittites emploient des Hourrites pour l'entraînement des chevaux. Les sanctions pénales sont plus douces qu'en Babylonie ou en Assyrie, où prédomine l'élément ethnique sémitique; elles se traduisent très souvent par des dédommagements en argent ou en nature. C'est aux emprunts hourrites que la civilisation assyrienne doit ce caractère propre qui la distingue de la civilisation babylonienne.

Tésoup, dieu de l'orage, identifié au dieu mésopotamien Adad, et Hépat, déesse solaire, sont les principales divinités hourrites; c'est le traditionnel couple divin de fertilité et de fécondité, commun à toute l'Asie occidentale. Aux divinités asianiques, les Mitanniens ont ajouté leurs divinités aryennes: Mithra, Varouna, Indra, etc.

L'art mitannien, «qui possède les qualités du futur art assyrien sans en avoir encore les défauts, est vigoureux, plein d'audace un peu malhabile, s'efforçant de copier la nature et d'en rendre le vie... Deux sculptures, (une tête de dieu et un lion)... assurent à l'art du Mitanni une place d'honneur dans l'art de l'Asie Occidentale ancienne.»⁷

4. La civilisation hittite

a. Le roi

Comme le royaume de Mitanni-Hourri, l'Empire hittite est un Etat féodal. A l'opposé des souverains sémito-égyptiens, le Grand Roi hittite n'est pas un monarque absolu; il doit être accepté par l'Assemblée des notables, qui est le juge suprême; vénéré comme dieu après sa mort, il recevra un culte particulier. Il est l'intermédiaire entre la divinité et son peuple et conduit la guerre contre les ennemis du pays.

La reine peut être régente. Contrairement aux usages de la cour d'Egypte, le mariage consanguin, qualifié de barbare, est prohibé. Le prince héritier, choisi par le souverain et agréé par l'Assemblée, est associé au gouvernement de l'Etat.

Les petits rois vassaux sont liés au Grand Roi par des traités particuliers. Les gouverneurs des provinces ne sont que les représentants du souverain.

b. Organisation politique de l'Etat

A la différence des empires proprement orientaux, (sémitiques et pharao-

⁷ Contenau, *L'Asie occidentale ancienne*, p. 244.

niques), où tous les sujets et les provinces appartiennent au monarque, l'Empire hittite est essentiellement fédératif. Les Etats vassaux ou protégés sont liés à l'Etat central par des pactes de caractère international. Même pour les Etats confédérés, qui sont régis par un membre de la dynastie royale hittite, un traité organise leurs rapports avec l'Etat central. L'extradition est même prévue dans certaines conditions. La clause la plus fréquente est celle de l'assistance militaire. Les lois sont codifiées et interprétées dans un esprit plus humain qu'en Mésopotamie. Ces traits témoignent d'un esprit social nouveau, préfiguration de celui des Grecs, qui respectera les droits et la dignité de l'individu dans la cité, et ceux de cette dernière dans la nation ou l'Etat (I, p. 123—125).

c. *La société*

La base de la société est la famille, constituée par le mariage. La polygamie n'est admise que pour le roi et les grands. Mais les enfants légitimes sont ceux de la femme principale. L'héritage ne se transmet qu'aux mâles; les filles sont désintéressées par la dot et d'autres mesures. La propriété foncière a souvent un caractère féodal; c'est une concession héréditaire à charge de service militaire. L'esclavage existe.

Les coutumes et conceptions sociales des Hittites se répandront, après la conquête, en Syrie et même en Palestine. De là, des analogies entre certains articles du code hittite et des articles du vieux code lévitique qui sera incorporé plus tard dans le Pentateuque.

d. *Le droit*

Une collection des lois hittites, dont la découverte est aussi importante que celle du Code de Hammourabi, nous révèle la législation de ce peuple qui, par sa position, est un intermédiaire entre la culture sémito-orientale antique et la culture indo-européenne anciennes. On fait remonter ces lois aux XVI^e et XV^e siècles approximativement.

Cette législation accuse un caractère pénal très marqué, trait commun aux autres législations antiques; mais elle se distingue de ces dernières par son libéralisme. Elle n'est ni homogène, ni entièrement nouvelle. Elle ne mentionne que les coutumes qu'elle entend modifier, laissant subsister les autres par cela même qu'elle s'abstient de les reproduire. Ce n'est donc pas un recueil réunissant, en un tout, les lois et les coutumes existantes. Les lois hittites se distinguent, à cet égard, du Code de Hammourabi dans lequel ce monarque a fusionné les coutumes de Sumer et d'Accad.

«La disposition des matières traitées, quoique différente de celle de nos codes modernes, se présente, semble-t-il, sous une meilleure figure que dans les autres codes anciens... Comme pour eux, nous distinguons un *droit civil* et un *droit pénal*... Une grande attention est apportée aux

choses de l'agriculture; d'où l'on peut conclure que celle-ci formait le fondement principal de la situation économique. De même l'industrie, représentée par un grand nombre d'artisans variés dont la loi fixe le salaire . . . Mais ce qui surprend le plus, c'est la part donnée, parmi les peines, aux dommages-intérêts. Il semble que chez les Hittites les indemnités pécuniaires aient remplacé les châtements corporels, dont nous avons vu l'usage très développé parmi les Babyloniens et les Assyriens. Il n'est pas non plus sans intérêt de relever, au nombre des obligations, certains sacrifices à accomplir.»⁸

Le droit civil traite de la famille, de la propriété foncière, de la propriété mobilière (les esclaves, les animaux, les ustensiles); de la question du louage (louage de personnes, d'animaux, d'ustensiles, d'immeubles); de la vente et des dettes. Le droit pénal régleme les crimes et délits contre la personne (homicide, coups et blessures, avortement), contre l'ordre familial, contre l'ordre social, contre la morale, contre la propriété. Les peines prévoient la peine capitale, la mutilation, la détention et autres châtements corporels, les dommages-intérêts.

«La guerre est un jugement de dieu pour trancher un différend entre Etats; l'ouverture des hostilités est précédée de l'envoi d'un message écrit . . . Si satisfaction n'est pas donnée, les hostilités commencent . . . Le droit de guerre permet le pillage, l'incendie, la déportation des civils, considérés comme bétail humain . . . Le Grand Roi accepte la soumission dès que celui-ci (l'adversaire) se déclare prêt à reconnaître son pouvoir souverain, et jamais il n'agit avec la cruauté des Assyriens, qui se complaisent à tuer les prisonniers après leur avoir fait subir des tortures.»⁹

e. Art, langue, littérature, écriture

Les Hittites sont de grands constructeurs; il ne reste que quelques vestiges de leur architecture, dont l'ornementation, par des sculptures en bas-reliefs, sera imitée par les Assyriens. Leurs sphinx et le disque ailé trahissent une influence égyptienne.

La langue officielle est celle des immigrants indo-européens; elle s'écrit avec les caractères cunéiformes mésopotamiens. «A la même époque, le babylonien est la langue diplomatique dans tout l'Orient; l'administration hittite possède des scribes versés dans cette langue et même des scribes d'origine babylonienne. On rédige en babylonien la correspondance et les traités avec les alliés, et avec les vassaux de Syrie. Le sumérien, langue morte dont l'influence reste considérable dans les cérémonies religieuses et dans la langue des Babyloniens, doit être connu dans une certaine mesure par les scribes hittites; des vocabulaires leur facilitent l'étude. La

⁸ J. Leroy, *Introduction à l'étude des anciens codes orientaux*, p. 80, 82, 85, 86.

⁹ L. Delaporte, *Le Proche-Orient asiatique*, p. 200.

langue des Hittites asianiques (autochtones) semble disparue de l'usage journalier; elle est encore employée dans des prières adressées aux antiques divinités . . . Une écriture hiéroglyphique, spéciale à l'Asie Mineure et à la Syrie septentrionale, semble réservée à une langue apparentée au Hittite indo-européen . . .

«La littérature hittite . . . comprend des Annales, des récits historiques, des traités dont le préambule est aussi de caractère historique, des règlements pour les diverses classes de fonctionnaires, des lettres officielles, des épopées et des mythes, des textes de présages, d'incantations, d'astrologie, de nombreux rituels pour les cérémonies du culte, un traité sur l'entraînement des chevaux. Des fouilles en d'autres sites y pourront ajouter des textes relatifs à l'organisation économique.»¹⁰

Les Hittites possèdent une écriture hiéroglyphique propre, mais ils font usage, en même temps, de l'écriture cunéiforme de la Mésopotamie et de la langue sémito-babylonienne, langue diplomatique et internationale de l'époque.

En science, les connaissances mathématiques, astronomiques et médicales des Hittites sont empruntées aux Babyloniens.

f. Religion

Comme dans tous les pays du Proche-Orient ancien, la religion, chez les Hittites, occupe la première place dans les préoccupations publiques et privées. Les dieux sont répartis en plusieurs groupes. Un couple divin asianique, la déesse d'Arinna, «reine de Hatti», et son époux, le dieu de l'orage, vient en tête du panthéon; ce couple représente, comme dans les autres régions de l'Orient, le principe de fertilité et de fécondité. La déesse d'Arinna assiste le Grand Roi dans le gouvernement de l'Etat et dans les combats; le souverain est son représentant et son grand prêtre. Arinna et son époux ont plusieurs enfants. D'autres dieux, dont une déesse de la médecine et une déesse de la mer, sont l'apport des Indo-Européens.

Des peines sévères frappent le clergé et le personnel des temples, coupables de fautes dans l'accomplissement de leurs fonctions. L'étranger, considéré comme impur, est exclu, sous peine de mort, du culte national.

Les dieux sont les maîtres des hommes; ils règlent le cours des événements. Leurs volontés sont manifestées aux hommes, leurs serviteurs, par des songes, des hommes inspirés, des oracles.

Le panthéon hittite est extrêmement composite. En plus des dieux des Aryens, apportés avec les envahisseurs, les Hittites ont adopté les dieux locaux des indigènes asianiques et ceux des pays voisins de Hourri, d'Arménie, de Mésopotamie, de Haute Syrie, qui furent, pendant quelque

¹⁰ Delaporte, *Le Proche-Orient asiatique*, p. 204.

temps au XIII^e siècle, plus ou moins rattachés, politiquement et économiquement, à l'Empire Hittite.

Centrée autour de Boghaz-Keuï, la civilisation hittite s'est étendue à l'Asie Mineure orientale et méridionale, ainsi qu'à la Haute Mésopotamie et à la Syrie. Son action sur ce vaste domaine s'est fait sentir, dès le XV^e siècle, pendant plusieurs générations.

Les Hittites, ces lointains prédécesseurs des Turcs anatoliens, sont, aux XIV^e et XIII^e siècles avant notre ère, les vrais successeurs des vieux Babyloniens. « Leur rôle, dans l'histoire de la civilisation, ne fut guère moindre. Ils formèrent à bien des égards, tandis que la Babylone des rois Kassites restait en quelque sorte « en sommeil », le chaînon intermédiaire entre la civilisation chaldéenne antique et la civilisation assyrienne postérieure. »¹¹

¹¹ R. Grousset, *Les Civilisations de l'Orient*, I, p. 67.

III. La civilisation égéenne au IIe millénaire. Civilisation crétoise et achéenne ou créto-mycénienne

1. *Origines orientales de la civilisation crétoise*

Bien qu'elle se soit épanouie en dehors du domaine de l'Orient proprement dit, la civilisation égéenne du IIe millénaire plonge ses racines dans le fonds des vieilles civilisations orientales. Le monde égéen est, en effet, un prolongement du monde oriental et son histoire est intimement liée à ce dernier. L'expansion, vers l'Orient, des Crétois, des Achéens et plus tard des Hellènes, est, par ses conséquences, aussi importante, voire davantage, que celle des peuples du Proche-Orient asiatique: Mitanniens, Hittites, Perses (I, p. 408—409).

C'est que la mer, qui relie et rapproche les peuples riverains, facilite entre eux les contacts directs et les rend plus ou moins voisins. Elle contribue à créer entre eux une certaine communauté culturelle. Pour les Egyptiens du IIe millénaire, les peuples lointains de l'Egée (Crétois, Achéens et autres) sont, on l'a vu, expressément: «Les Peuples de la Mer». Or la mer, habitat des Egéens, c'est aussi la mer des Egyptiens et des Phéniciens; elle baigne le Delta du Nil et la façade syro-libanaise.

Les découvertes modernes, qui ont révélé l'existence, au IIe millénaire, de la brillante civilisation créto-mycénienne, ont éclairé deux points jusque-là obscurs.

Tout d'abord, la civilisation crétoise, si foncièrement originale, doit sa naissance à des migrations asiatiques qui lui avaient apporté, au IIe millénaire, le cuivre et les premiers éléments de sa vie religieuse. Elle doit aussi son essor aux leçons des vieilles civilisations de l'Egypte et de la Mésopotamie, transmises par Chypre et la Phénicie. L'Egypte lui donna la technique des vases de pierre, de la faïence, les motifs animaliers, les conventions de la peinture, l'art de la fonte des métaux, des règles d'administration civile et militaire. A l'Orient, et particulièrement à la Mésopotamie, la Crète a emprunté le culte de la Déesse-Mère, le symbole des oiseaux, le culte du taureau, les premiers éléments de son architecture et de son orfèvrerie, les tissus brodés et rayés, les modes féminines, etc.

En second lieu, la civilisation hellénique, qui fleurira plus tard dans le bassin égéen, n'est pas née, comme d'aucuns le croyaient, dans un milieu complètement inculte et barbare. Le «miracle grec» n'est pas le produit d'une génération spontanée. La ruine de la civilisation créto-mycénienne,

vers 1200, et le long moyen âge qui la suivit, n'ont pas fait table rase de ce brillant passé; ils ont certainement laissé subsister des survivances et des traces sensibles qui ont contribué au développement de l'hellénisme. L'influence incontestable de la Crète se décèle dans l'industrie, les arts, la langue, la religion de la Grèce, jusque dans l'âge classique.

Mais en dépit de ce vieux patrimoine culturel, dans les débris duquel les Grecs ont certainement puisé, la civilisation hellénique, qui révolutionnera la formation intellectuelle et morale de l'esprit humain, n'en demeure pas moins une création foncièrement originale. Elle saura se libérer des formules figées et du mysticisme des anciens. Si les Grecs sont les héritiers lointains des Egéens du II^e millénaire, ils n'en sont pas les disciples fidèles.

Ainsi se trouve reconstituée la chaîne qui relie, dans le temps, par Mycènes et la Crète, la civilisation hellénique et la civilisation crétoise à celles du vieil Orient. Nous verrons aussi, plus tard, les emprunts directs que les Hellènes feront à l'Orient et à l'Égypte. Si, dans ce domaine, les Grecs ont dépassé leurs maîtres crétois et orientaux, ce fait n'efface guère leur dette vis-à-vis d'eux. Cette dette, d'ailleurs, les Grecs la reconnaissent eux-mêmes.

Des origines, à 1200, la civilisation égéenne passa par trois périodes successives: épanouissement de la civilisation crétoise; civilisation créto-minoenne; civilisation créto-mycénienne.

2. *Epanouissement de la civilisation crétoise (2000—1750)*

Les habitants de la Crète, comme ceux de l'Égée, sont, avant 2000, les «Pélasges», race composite de Méditerranéens, mélangés d'Asiatiques et de Hamites venus d'Asie Mineure et d'Afrique. Vers cette époque, le monde égéen s'éveille à la civilisation, tandis que l'Orient méditerranéen a déjà plus d'un millénaire de vie urbaine et que la Phénicie est, dès avant 3000, un pays de marins et un centre d'exportation et d'échanges (I, p. 408).

Le développement de l'activité maritime dans le monde égéen répondait à une nécessité; les communications entre les îles et les côtes continentales de cette zone ne pouvaient, en effet, s'effectuer que par mer. Aussi, dès 2000, les navires circulent-ils entre les différents centres de l'Archipel, créant un réseau d'échanges et développant des foyers de culture.

Vers 2000, les migrations aryennes atteignent les Balkans. Les Achéens, ou Proto-Grecs, se sont déjà infiltrés en Grèce continentale et dans les îles. Cnossos, capitale de la Crète, élève de véritables fortifications. Des palais imposants sont construits, dont les vestiges se retrouvent encore. Cette première architecture crétoise a ses origines dans les palais mésopotamiens et hittites. Mais une conception de la vie luxueuse et confortable y apparaît déjà; les dessins imitant certaines pierres, des fresques à décor

floral et à personnages, ornent les intérieurs. Les salles de réception sont luxueusement dallées.

La céramique cherche à imiter le métal; elle est ornée de motifs végétaux et géométriques et de silhouettes animales. La finesse des tasses et des coupes a été comparée à celle des coquilles d'œufs. On cite encore les mosaïques en plaques de faïence, les épées de bronze à nervure médiane, les poignards ciselés, les statuettes d'argile, dont quelques-unes représentent des femmes habillées d'une façon artistique et moderne. De délicates statuettes sont taillées dans les pierres dures et même l'ivoire.

«L'écriture hiéroglyphique, adoptée peu après 2000, ne fige pas ces dons précieux, mais donne lieu à des motifs d'une charmante finesse, comme celui de la colombe lissant ses plumes, et, sur les plus belles pierres, sont ciselées, à partir de 1800, des figures d'hommes et d'animaux, des scènes très variées, parfois même de véritables portraits.

Autour des palais s'élèvent des villes, comme à Cnossos, avec de coquettes maisons bourgeoises. Bâties en pierres, en briques, . . . les plaques de faïence du XVIII^e siècle nous les montrent percées de belles fenêtres aux carreaux de parchemin huilé, comportant deux ou trois étages avec une toiture en terrasse. Les rues sont pavées de galets, les routes garnies de larges dalles . . . Auprès de la route, un élégant bâtiment serait, d'après Evans, un caravansérail, avec un bassin, entouré d'une banquette, où les voyageurs lavaient leurs pieds souillés par la poussière de la route.»¹²

Tandis que cette civilisation se développe, exportant ses produits vers Byblos, l'Orient et l'Égypte, une double catastrophe, l'une intérieure et l'autre extérieure, arrête brusquement mais provisoirement son essor. Vers 1750, une invasion étrangère ou révolution intérieure détruit par le feu les villes crétoises. D'autre part, les migrations aryennes en Proche-Orient, en ruinant la vie économique des vieilles civilisations orientales, ont leurs répercussions en Crète. Mais, dès 1700, cette dernière, tournant son activité vers le nord de l'Égée, y trouve de nouveaux débouchés et une nouvelle source de prospérité (p. 42—43).

3. Période créto-minoenne: 1700—1400

Après un demi-siècle de déclin, la civilisation crétoise réapparaît, vers 1700, avec une sève débordante et produit ses plus belles œuvres. Une nouvelle dynastie, celle du légendaire *Minos*, domine politiquement la Crète et tout le monde égéen. Le nom de ce personnage royal sera donné à toute la dynastie qui, de 1700 à 1400, fera la grandeur de la Crète.

Minos, seigneur de Cnossos, est, comme ses collègues orientaux, un monarque absolu et de droit divin. Cultivé et amateur de belles choses, il

¹² J. Gabriel-Leroux, *Les premières civilisations de la Méditerranée*, pp. 41, 42.

protège et encourage les artistes et les savants. Des villes portant son nom, *Minoa*, disséminées sur toutes les côtes de la Méditerranée, attestent l'expansion crétoise à cette époque.

Minos représente sur terre le dieu-taureau; il est aussi chef de l'armée. Mais la divinité principale de la Crète est la Déesse-Mère, commune à l'Asie primitive. Sous des noms variés, c'est la déesse de la mer et des monts, de la nature et des astres, de la vie et de la mort; le dieu mâle lui est toujours subordonné. Cette prédominance du culte féminin semble avoir donné à la femme crétoise une certaine indépendance et le droit de jouer un certain rôle dans la vie sociale et religieuse.

«Cnossos devient le centre politique et artistique de l'île, avec magasins, trésors, entrepôts, archives et bureaux, ateliers et manufactures. Dans le cadre des grands escaliers, des colonnades de cyprès, des fresques éclatantes, se déroule une vie de cour luxueuse; fêtes, danses, corridas, où paraissent les seigneurs en pagnes brodés, le poignard d'argent à la ceinture, et les dames en crinolines, tournures et nœuds Watteau. L'art, par son naturalisme pittoresque, sa pénétrante et fine observation, évoque souvent celui du Japon.

Vers 1580, après un nouveau remaniement du palais, s'ouvre une période véritablement classique par son équilibre et sa plénitude. On construit le Petit Palais près de Cnossos et la tombe royale d'Isopata. On élève des théâtres aux gradins de pierre. L'art atteint une ampleur et une noblesse toutes royales . . .

Le régime urbain triomphe de bonne heure en Crète, et c'est un des faits qui frappent le plus vivement les Grecs. A Cnossos, d'élégantes maisons entourent le palais; sur l'îlot de Mochlos, s'entassent des demeures de négociants et d'armateurs, qui possédaient de beaux vases de pierre, de précieux bijoux, de fins cachets ciselés . . .

Les palais fortifiés s'humanisent et s'embellissent entre 1700 et 1400 . . . On trouve aussi des colonnes de pierre, cannelées, ornées de chevrons et de ciselures . . . Il faut aussi mentionner le système de canalisation très perfectionné qui assurait l'écoulement des eaux de pluie et des eaux-vannes; les lieux d'aisance bénéficiaient du tout-à-l'égout, que Versailles ignorait au temps des rois.

Le style naturaliste produit d'admirables fresques de 1700 à 1600 environ: à Haghia Triada, un chat sauvage, souple et surnois, guette un élégant faisan, parmi des fleurs irréelles et des rochers marbrés; à Cnossos, un singe bleu cueille des tiges de papyrus, un oiseau bleu d'une grâce idéale ouvre ses ailes au milieu des églantines et des iris . . . Les appartements royaux, à Cnossos, offrent des scènes de la vie de cour, traitées en fresques-miniatures, où des foules de minuscules personnages assistent à des spectacles ou des processions. La danseuse en boléro brodé, qui tour-

billonne sur un mur des appartements de la reine, est un peu plus grande, ainsi que la célèbre Parisienne, avec sa boucle sur le front et son nez retroussé, qui porte un corsage crème pékiné de rouge et de bleu et un grand noeud de ruban sur la nuque . . .

Colliers à pendentifs d'or ou d'argent ciselé, bagues, bracelets, ornés de pierres, étaient portés par les hommes aussi bien que par les femmes. Les ceintures, dont les uns et les autres se serraient outrageusement la taille, étaient rehaussées et renforcées de métal ciselé. Les épées de Mallia, cloutées d'or, à pommeau de cristal de roche ou d'os recouvert d'une plaque d'or ciselé, les poignards damasquinés, l'échiquier royal des Cnossos, précieux travail d'ivoire, d'or, d'argent et de pierres rares, sont du même luxe raffiné . . .

En ce qui concerne leurs activités littéraires, les documents sont malheureusement encore muets; mais déjà l'écriture témoigne d'un développement très supérieur à celui des peuples voisins. Les hiéroglyphes, dérivés des signes pictographiques primitifs utilisés vers 2000, se simplifient comme en Egypte et aboutissent à un syllabique dont on connaît 135 signes répartis en deux classes. Vers 1700, paraît une écriture linéaire, réduite à 90 signes environ, et en 1500 une écriture réservée aux actes royaux à Cnossos. La netteté et le petit nombre des signes permirent à ce système de se répandre dans les îles, en Grèce et en Asie Mineure.»¹³

4. Période créto-achéenne ou mycénienne: 1400—1200

Colonisée pacifiquement par la Crète, la Grèce continentale, encore ébranlée par l'arrivée des Aryens Achéens, adopte les cultures, les modes, les dieux, les objets d'art, les bijoux et tous les produits de la Crète. Affinés au contact des Crétois, les Achéens deviennent des commerçants et des marins et parcourent les mêmes routes que leurs initiateurs. Mycènes, leur capitale, établit des relations directes avec l'Egypte, Chypre et les ports phéniciens. Débarquant, par surprise, dans l'île de Crète (vers 1400), les Achéens la soumettent à leur domination (p. 55).

Héritière de la civilisation crétoise ou minoenne, la civilisation achéenne ou mycénienne lui est nettement inférieure. Les guerriers achéens préfèrent les châteaux-forts aux palais somptueux. Les scènes de chasse et de guerre remplacent les paysages fleuris; dans les fresques, les femmes sont lourdement parées; dans la vie, leur place est au harem. Un dieu mâle détrône la Déesse-Mère. Cependant, l'orfèvrerie et l'armurerie gardent un cachet raffiné. Mais dans l'ensemble, l'art devient populaire et industriel; on travaille en gros, pour vendre et exporter. Formant une confédération

¹³ J. Gabriel-Leroux, *op. cit.*, p. 43, 46, 50, 51, 52, 54.

de villes, les Achéens inaugurent une domination et une expansion à la fois économique, démographique, politique et militaire; ils éliminent progressivement de l'Égée les marins phéniciens.

«Ils ne se contentent plus d'acheter et de vendre, comme les Crétois; ils tentent, surtout dans les îles et en Asie, d'établir des groupements à la fois commerciaux et politiques, les *achaïes*. Ils occupent d'abord Rhodes, où ils fondent plusieurs villes, puis Chypre, déjà à peu près colonisée par les Minoens, où ils apportent leur dialecte achéen . . . En Egypte et en Syrie, les échanges commerciaux se développent: les vases mycéniens pénètrent jusqu'en Nubie, circulent dans le pays de Canaan; toute la côte syrienne, déjà profondément influencée par la Crète, se couvre de comptoirs et Ougarit devient une véritable colonie mycénienne. Mais c'est de préférence sur les côtes d'Anatolie, . . . que s'installent les *achaïes*, qui renouent la tradition des pirateries égéennes, tout en établissant des relations fructueuses avec les peuples de l'intérieur, surtout les Hittites.»¹⁴

Vers 1200, les Achéens, première famille grecque, submergés et refoulés par les Doriens, seconde famille grecque, émigreront dans toutes les directions, et particulièrement vers les côtes d'Asie Mineure. Leur civilisation s'éteindra et le monde égéen tombera de nouveau dans une longue période moyenâgeuse. Plusieurs siècles de ténèbres s'écouleront avant que n'entre en scène la Grèce classique. Homère, qui apparaîtra, vers 850, parmi les successeurs des Achéens d'Asie Mineure, chantera les exploits épiques des Achéens, destructeurs de la cité de Troie.

¹⁴ J. Gabriel-Leroux, *op. cit.*, p. 62, 63.

IV. La civilisation phénicienne au IIe millénaire

A part les quelques objets et documents découverts par les archéologues, modernes, on n'a pas encore trouvé, comme en Egypte et en Mésopotamie, des documents phéniciens qui nous renseignent assez suffisamment sur la civilisation des Libanais du IIe millénaire.

«Comment expliquer notre pauvreté en textes de cette provenance? L'Assyro-babylonien nous a laissé par milliers des documents cunéiformes écrits sur argile séchée ou cuite . . . Il est vraisemblable que les Phéniciens n'ont pas procédé de même façon. Sans doute, ils ont connu l'écriture cunéiforme; . . . mais il est à peu près certain qu'ils ont fait usage du papyrus qu'employaient les Egyptiens; . . . il est impossible de supposer qu'ils n'en aient pas compris les avantages, alors qu'ils étaient en rapports constants avec l'Egypte et l'imitaient. Mais tandis que la sécheresse du sol égyptien assure la conservation de tout ce qu'on lui confie, l'humidité du climat phénicien a vite fait de détruire ce qui est périssable. Nous ne retrouvons plus les sarcophages fabriqués cependant avec de véritables mardriers de cèdre épais de vingt centimètres; il n'est pas étonnant que le papyrus ait disparu. Par contre, les textes de Ras-Shamra écrits sur tablettes ont été conservés.»¹⁵

Les textes de Ras-Shamra, récemment découverts, nous révèlent, sous un jour nouveau, l'état social, politique, économique, religieux et culturel des Phéniciens et Cananéens au IIe millénaire. De leur étude se dégagent, très vivantes, les conditions de vie de ces derniers: ressources du pays, habitation, habillement, mobilier, vie familiale et sociale, divinités, culte, morale, justice, médecine, maladie et mort, âme, croyances, gouvernement, administration, armée, etc.

1. *Croyances religieuses*

En dépit des nombreuses altérations qu'elle a subies au cours du IIe millénaire, la religion phénicienne conserve, intacts, les grands traits qui la caractérisaient au millénaire précédent (I, pp. 367-373). Ce n'est qu'au Ier. millénaire que ces altérations seront plus profondes, du fait de l'influence hellénistique qui se répandra dans tout le Proche-Orient.

Les textes de Ras Shamra rapportent des traditions mythologiques et

¹⁵ G. Contenau, *La Civilisation phénicienne*, p. 274.

religieuses, dont le passé lointain remonte au III^e millénaire. La base de cette mythologie, c'est le culte des éléments et des phénomènes naturels; le panthéon est organisé, les dieux hiérarchisés, et leurs attributions sont multiples et complexes.

Ces dieux, que nous avons déjà évoqués au III^e millénaire, sont encore les mêmes. Ce sont, rappelons-le: *El*, le grand dieu, qui veille sur le cours des fleuves et annonce les pluies, et dont la parèdre est *Ashérat de la Mer*, nommé aussi *Elat*; *Baal*, le plus grand des dieux après El, dont il est souvent l'ennemi, est le dieu des sommets, de l'orage, de la foudre et de la pluie bienfaisante; sa parèdre est *Ashérat*. Viennent ensuite: *Aliyan*, fils de Baal, qui a les mêmes attributions que son père et dont la sœur est *Anat*, vierge guerrière; *Môt*, frère d'Aliyan et son antagoniste, soleil de midi, destructeur de toute végétation et dieu des enfers. Aliyan ne peut coexister avec Môt; ils traduisent, tous les deux, l'alternance des saisons; quand l'un meurt, l'autre renaît.

Des textes de Ras Shamra, «il ressort que la religion des Phéniciens, au milieu du II^e millénaire avant notre ère, a conservé très pures de multiples traces de son origine: c'est un rameau de la religion asianique primitive des forces de fertilité et de fécondité, ce qui s'explique par la persistance des éléments asianiques en Phénicie.»¹⁶

2. Vie sociale et politique

Les textes de Ras Shamra nous montrent que la Phénicie et Canaan, ou Liban et Palestine, qui abritent une même race et parlent la langue cananéenne, offrent une multitude de cités et de petits royaumes autonomes. Au-dessus de cette mosaïque, trône un suzerain lointain et innommé, qualifié du titre de «maître souverain» ou de «Grand-Roi», qui ne serait très vraisemblablement, vers cette époque, que le Pharaon d'Égypte. En outre, les Cananéens sont divisés en adeptes du dieu El et ceux du dieu Baal. Les Amorréens (futurs Syriens) sont les Ben-Dagon, adeptes du dieu Dagon, bien que El et Baal aient aussi, chez eux, d'importants groupes sociaux.

L'orientaliste M. Del Medico, qui a déchiffré et réuni en un volume, intitulé *La Bible Cananéenne*¹⁷, les écrits de Ras Shamra, a fait suivre, chacun des poèmes ou récits déchiffrés, d'un commentaire où sont relatées les données qu'il a pu dégager sur les conditions de vie, les croyances et les mœurs des Phéniciens et Cananéens vers le milieu du II^e millénaire. Les citations suivantes, que nous empruntons à cet ouvrage, nous décrivent des cadres, coutumes et caractères, dont quelques-uns, après 3300

¹⁶ Contenau, *La Civilisation phénicienne*, p. 82.

¹⁷ H. E. Del Medico. *La Bible Cananéenne, découverte dans les textes de Ras Shamra*, pp. 20 à 230.

ans, persistent encore chez une grande partie des populations du Liban, de la Palestine et de la Syrie modernes.

Dans les plus anciens textes de Ras Shamra, le dieu principal est Baal; dans les textes postérieurs, la primauté passera à El. Cette ascension de El serait très probablement due à la réforme religieuse du pharaon Aménophis IV, qui proclama le dieu Soleil, Aton, dieu de l'Égypte et des provinces orientales (p. 47—48). Le dieu phénicien El a, en effet, parmi ses principales attributions, celle de divinité solaire.

La base de la société est la famille. «La vie familiale, écrit M. Del Medico, est exprimée par la locution «la maison du père», ce qui implique l'idée que les enfants étaient sous la dépendance du père (p. 22). Pour le mariage, comme chez les Hébreux, il y a le mariage par achat (paiement d'un *mohr* au beau-père), et le mariage dit de *tsadiqa*, moins honorable, où l'épouse ne quittait pas sa famille. «Dans le mariage par achat, le fiancé se servait d'un ou plusieurs intermédiaires pour demander la main de la jeune fille; la fiancée devait donner son consentement; . . . elle pouvait fixer, elle-même, le montant de son prix d'achat (22) . . . ; la dot (*mohr*) devait être payée au père de la fiancée en métaux précieux (24) . . .

«Comme beaucoup de cités commerçantes de l'Orient ancien, Ras Shamra était à une certaine époque une république théocratique (41) . . . Le dieu principal à Ras Shamra se nomme ici El. Il est «le père de l'humanité» et le «roi». Il est également le prince du père de Kéret (roi de Sidon, héros de l'épopée), donc son dieu familial (44) . . . Le grand ennemi d'El est Baal» (45), (ici dieu du pays d'Édom, dans le Sud palestinien, royaume ennemi de celui de Kéret).

L'inimitié entre ces deux divinités n'est, en fait, qu'une transposition de l'hostilité existant entre leurs adeptes respectifs, le «peuple de El» et le «peuple de Baal».

«A une époque où le pays était divisé en adeptes d'El et adorateurs de Baal, le rôle du monarque (le Grand-Roi, «suprême maître» de tout le pays) devait être particulièrement délicat. Si nous voyons le Grand-Roi, dans le cycle A.B., se parjurer si fréquemment, tantôt abandonnant El pour Ishtar, tantôt retournant au culte de Baal, nous comprenons qu'il devait tenir compte des divers cultes et de leur suprématie passagère dans les différents territoires de son empire. Dans notre texte, le Grand-Roi se tient nettement à l'écart des conflits religieux et se contente d'invoquer une divinité familiale, le dieu des ancêtres» (56) . . .

Si l'on ajoute que chacune des multiples fonctions attribuées à El et à Baal est prépondérante dans une ville ou une tribu, et que les diverses villes ou tribus, relevant d'un même dieu-patron, se séparent sur la question de la prépondérance de la fonction divine, on aura une image approximative du Liban, de la Palestine et de la Syrie modernes, avec leurs grandes

religions monothéistes et les sectes ou confessions religieuses entre lesquelles ces religions et leurs adeptes se subdivisent aujourd'hui.

«La morale . . . est strictement commerciale. Tout se règle par des engagements, des gages, des promesses, des témoignages et des jugements. Aucun acte n'est strictement désintéressé, ni de la part des hommes, ni de celle des dieux (61) . . .

Une fois le décès établi, le mort est remis entre les mains des pleureuses qui viennent envahir la maison mortuaire . . . Elles pleurent, se lacèrent la poitrine, font les louanges du défunt . . . C'est à la largesse des dépenses faites à cette occasion, que se mesurait la noblesse d'une famille (77) . . .

«Les champs étaient labourés par des attelages de bœufs». Dans le Sud de la Galilée, les hauts-lieux sont déjà arides; «on conservait le souvenir de vastes incendies de forêts allumés par la foudre» (107). (Le déboisement du pays n'est donc pas récent).

La culture des céréales (blé) et de la vigne (et aussi l'olivier) est la principale ressource du pays. Un système métrique bien précis montre l'importance que devaient avoir les échanges . . . Pour l'irrigation du sol, on comptait principalement sur la pluie. On supposait qu'une divinité pouvait «retenir» au ciel l'eau fertilisante, pour punir les méchants. L'élevage portait essentiellement sur le petit bétail: chèvres et moutons . . . Le pays connaissait aussi la culture des arbres fruitiers . . . Mais l'activité principale du pays était le commerce . . . Abondance et richesse sont les souhaits habituellement formulés (plus fréquents que longue vie et santé) (128-129) . . . Le pays connaissait de fréquentes invasions de sauterelles (149) . . .

La violence, la colère, la haine doivent être évitées: l'homme violent doit être chassé de sa maison et aller vivre au désert, loin de toute communauté.» La charité est un devoir; elle «est dosée au douzième de la consommation journalière» (131).

La nourriture est considérée comme un des plaisirs de l'existence; «elle comporte certains raffinements dignes des dieux; . . . les fruits doux (grenades) sont vantés». Le vin est prisé; «mais il convient d'éviter l'ivresse qui peut résulter d'un excès de vin . . . La morale sexuelle est très rigide . . . L'amour (dans le mariage) est considéré comme source d'un grand nombre de satisfactions et de plaisirs (131) . . . La différence de religion ne constituait pas un obstacle à une union heureuse (58).»

«L'élément principal du culte est la prière (152) . . . Les prières doivent émaner de tout l'être et non seulement de la bouche (60) . . . Pour qu'une prière soit efficace, il convient de la répéter . . . On ne souhaite pas de mal à autrui dans ses prières . . . Un rite particulièrement intéressant est celui des ablutions et des lustrations. Il était d'usage, après une campagne militaire, de laver ses mains du sang ennemi . . . D'autres ablutions étaient

pratiquées dans un but prophylactique: pour mettre fin aux épidémies et autres calamités. Les aspersiones devaient servir à chasser un démon (152) . . .

Dans l'armée, les princes sont appelés les «gras»: la force physique, comme la noblesse, se traduit par l'embonpoint (57) . . . Les Cananéens n'aimaient pas beaucoup se battre. Ils comptaient surtout sur l'aide d'alliés et de dieux, mais cette assistance leur a trop souvent manqué. Réduits à leur propre force, ils menaient une guerre défensive . . . Généralement ils préféreraient transiger pour avoir la paix, céder de vastes territoires, des villes importantes à l'envahisseur (180) . . .

Niq-mad (successeur du Grand-Roi), probablement un guerrier étranger (Hittite ou Egéen, successeur de Pharaon?) n'avait pas les qualités de prêtre . . . Sous son gouvernement, le spirituel a été nettement séparé du temporel . . . Les Damascènes (les Ben Dagon ou adorateurs du dieu Dagon) étaient considérés comme très actifs, remuants; leur agitation à laquelle les Cananéens n'étaient pas habitués avait fini par épuiser le Grand-Roi» (210). (Allusion probable à Azirou, roi de Damas, qui, dans le conflit égypto-hittite, intriguait auprès des deux adversaires et dupait, à la fois, le pharaon d'Égypte et l'empereur Hittite).»

3. *L'art phénicien, produit composite*

Jusqu'à la fin du II^e millénaire, l'art phénicien accuse toujours un caractère composite. Il paraît l'imitation ou l'adaptation de celui des pays étrangers avec lesquels les Phéniciens, commerçants et marins, sont en contact: Égypte, Chypre, Egée, Babylonie, etc. Il sut toutefois éviter l'abus du disparate.

L'orfèvrerie est fortement influencée par celle de la Babylonie; la poterie atteste des affinités avec les industries céramiques d'Anatolie. Des armes et des parures, trouvées à Byblos, sont semblables à celles du Caucase; elles sont certainement apportées par des peuples descendant du Nord. L'influence culturelle égéenne se retrouve dans les produits ouvrés. Les langues égyptienne, babylonienne, les dialectes hourrites et peut-être égéens, sont connus et employés dans le pays, par-dessus les parlers locaux: dialectes phéniciens ou cananéens. A Gebal, à côté des œuvres d'art égyptiens ou imités de l'Égypte, on rencontre l'art mésopotamien, l'ivoire et la céramique mycénienne. Ugarit subit l'influence de Chypre et de Mycènes.

Un préjugé défavorable, dû surtout à l'animosité des Grecs, concurrents et rivaux des Phéniciens, accuse ces derniers d'être un peuple «cupide, âpre au gain, souvent fourbe, ne connaissant qu'une loi: celle de l'intérêt, et qu'une autorité: celle de l'argent . . .; leur industrie est organisée vers le

commerce et l'exportation. Leur art est composite; il emprunte ses éléments aux civilisations voisines, et, dans certains cas, cet emprunt est total». Des rois phéniciens font usage de sarcophages égyptiens. On va même jusqu'à dire «qu'il est difficile de parler de civilisation phénicienne, si l'on entend par le mot de civilisation un ensemble de croyances, de mœurs, d'éléments artistiques, propres à un peuple déterminé».

Ce jugement, qu'on commence à réviser, est à la fois sévère et injuste. En admettant le caractère cupide ou rapace des Phéniciens, ce caractère est celui de tous les peuples impérialistes, tant anciens que modernes. Les Babyloniens, les Assyriens, les Grecs, les Romains de l'antiquité, n'étaient pas des exemples d'abnégation, ni de désintéressement. Leur voracité était soutenue par des armées conquérantes, alors que l'impérialisme phénicien était tout simplement économique.

Nous avons vu, grâce aux textes de Ras Shamra, que les Phéniciens avaient, comme les autres peuples de l'antiquité, leurs croyances religieuses, leurs mœurs, leurs coutumes, leur organisation sociale, politique et économique. Nous verrons bientôt, grâce à ces mêmes textes, que leur activité littéraire et intellectuelle n'était nullement inférieure à celle de leurs voisins d'Égypte et de Babylonie. Les poèmes épiques de Ras Shamra et l'invention de l'alphabet sont suffisants pour assurer l'éternité à leur mémoire. D'autres témoignages de ce genre auraient encore pu mieux nous éclairer; mais ils ont certainement disparu, détruits par le temps, ou restent encore enfouis. Rappelons, en effet, que la découverte des documents de Ras Shamra, et celle de la ville elle-même, ne sont que le fait du hasard.

Reste le grief le plus sérieux qu'on reproche aux Phéniciens: le manque d'originalité et le caractère composite de leur art, qui emprunte ses éléments aux civilisations étrangères.

«L'art local, pris entre ces multiples concurrences, écrit Contenau, fait modeste figure, représenté, dans ce qu'il a d'original, par une céramique assez pauvre. Et pourtant il existe un art phénicien, car si les motifs ont été empruntés de part et d'autre, les Phéniciens ont su les assembler en évitant l'abus du disparate; mais pour le fond même sur lequel ils ont vécu, nous ne pouvons contrevenir au jugement de Vogüé», «les Phéniciens n'ont eu aucune originalité... (Ils) n'ont été que des intermédiaires soit directs, soit indirects... Ouvriers habiles plutôt qu'artistes créateurs, les Phéniciens ont été des vulgarisateurs». On leur doit surtout d'avoir, par leur commerce, répandu, d'une partie à l'autre du monde ancien, les idées, les thèmes et les motifs artistiques, mais là encore il ne faut pas surestimer leur rôle.»¹⁸

Nous ne cherchons pas à contester ce jugement, peut-être fondé, et

¹⁸ G. Contenau, *La Civilisation phénicienne*, p. 119.

nous essayerons d'en donner les motifs. Les Phéniciens ont, à leur actif, trop d'apports culturels pour que la pauvreté de leur art puisse diminuer l'importance de leur contribution au développement de la civilisation antique, notamment dans le domaine littéraire et intellectuel, et surtout au rayonnement de cette civilisation à travers le monde occidental. Les poèmes de Ras Shamra et l'invention de l'alphabet constituent, on le répète, des titres qui suffisent à la gloire des Phéniciens. Aucun peuple ne saurait posséder, à un même degré, toutes les variétés du génie humain.

Mais l'art phénicien n'est pas totalement dépourvu d'originalité. Les historiens reconnaissent qu'en « assimilant les emprunts étrangers, les Phéniciens leur donnent un cachet personnel ». D'autres informations établissent que cette pauvreté de l'art phénicien n'est pas due à une stérilité congénitale. Certains produits ne le cèdent en rien aux belles œuvres artistiques des étrangers. « Dès le XVe siècle, les magnifiques vases phéniciens de métal ciselé ou repoussé, trouvés à Byblos, à Ougarit, s'égalent aux plus beaux produits chypriotes. »¹⁹

Les Phéniciens n'étaient certainement pas dépourvus de dons artistiques; leur manque d'originalité dans ce domaine s'explique par la multiplicité des échanges, et surtout par « la fréquence des invasions qui laissèrent si rarement la Phénicie maîtresse de ses destinées » (Contenau).

Tandis que l'Égypte, la Babylonie, la Crète, Mycènes, avaient la chance, grâce à la situation plus ou moins abritée de leur territoire et à leur puissance militaire, de jouir, pendant des périodes plus ou moins longues, d'un régime de paix et de prospérité, la Phénicie, placée au carrefour des routes d'invasion, était continuellement envahie ou courbée sous le joug étranger. Ces conditions étaient loin de constituer un climat favorable au développement d'une activité artistique et nationale.

Nous avons vu les Égyptiens, les Babyloniens, les Crétois, dont les brillantes productions artistiques émerveillent encore nos contemporains, connaître, eux aussi, un tarissement de leurs talents, lorsqu'ils tombaient sous une domination étrangère.

En Égypte, en effet, pendant la Première Période Intermédiaire (2390—2160), au cours de laquelle le pays nilotique connut le morcellement, l'invasion et la Révolution, la décadence de la civilisation et de l'art est frappante. « Les beaux vases et les belles coupes en albâtre et en pierres dures des époques antérieures . . . sont remplacés par de la vaisselle en terre cuite de formes généralement très simples . . . (Des figurines de serveurs) ne sont pas des chefs-d'œuvre artistiques, les silhouettes sont grossières et maladroitement rendues, la composition est naïve. »²⁰

Pendant la domination des Hyksôs, la civilisation et l'art égyptiens ont

¹⁹ J. Gabriel-Leroux, *op. cit.*, p. 81.

²⁰ Drioton et Vandier, *op. cit.*, p. 222, 223.

encore plus fortement décliné (p. 77). Les artistes de cette époque se contentent d'imiter les œuvres de leurs prédécesseurs. «C'est le manque de caractère et d'originalité qui choque chez les artistes de cette époque, beaucoup plus que la maladresse.»²¹

En Babylonie, sous la longue domination des Kassites, «le foyer d'art et de littérature, encore rayonnant à l'arrivée des Kassites, semblerait éteint sans les écoles sacerdotales . . . On n'innove rien en mathématique, astrologie, science calendérique . . . Plus de grands monuments pendant un demi-millénaire.» (p. 80).

Si de riches et puissants empires connaissent la décadence de l'art et la perte de l'originalité dans les créations artistiques, à la suite de l'occupation étrangère, il ne faut pas s'étonner de constater le même phénomène en Phénicie, où les populations ont toujours dû compter avec un pouvoir étranger. Et si des rois phéniciens ont fait usage de sarcophages égyptiens, des souverains d'Egypte, au lendemain de la libération de leur pays, ont, eux aussi, réemployé des monuments créés par leurs lointains prédécesseurs.

Lorsque, après 1200, la Phénicie, libérée de la tutelle étrangère, réalisera, sous le régime de l'indépendance, son expansion commerciale et maritime, l'art phénicien ne se contentera plus d'imiter servilement l'étranger. Il élaborera et assimilera ses emprunts; il en fera un tout homogène et original. L'architecture recherchera le colossal: digues du port de Tyr, remparts de Carthage, bastion cyclopéen près de Sidon. A la demande de Salomon, les Phéniciens lui fourniront «les matériaux, les architectes et les artistes», qui construiront et décoreront le Temple de Jérusalem.

Cependant, malgré l'indépendance de la Phénicie, dont la durée sera relativement courte, l'art phénicien, au premier millénaire, accusera toujours, dans l'ensemble, une influence étrangère. C'est que cette indépendance est constamment menacée. Faibles sur terre et relativement peu nombreux, les Phéniciens optent pour la mer; leur activité a principalement pour objet le commerce extérieur, l'exportation, l'échange. N'étant pas une grande puissance politique, manquant de moyens militaires susceptibles de lui garantir la paix et la stabilité, la Phénicie se bornera, dans le domaine de l'art, à fabriquer pour transporter et vendre à l'étranger.

«La Phénicie ne fut jamais une grande puissance politique . . . , ce qui est une des conditions nécessaires pour créer une source d'influence; son rôle d'intermédiaire dans la vente des produits l'a conduite à ne s'inspirer que des besoins de son commerce; elle imitait ce qui était de bonne vente, d'où cet assemblage de motifs égéens, égyptiens, assyro-babyloniens, dont l'artiste joue sans cesse avec une habileté qui prouve qu'il n'était pas

²¹ Drioton et Vandier, *op. cit.*, p. 301.

dénué de valeur véritable. Au reste son ambition n'était pas là. L'Égypte, l'Assyro-Babylonie ont voulu créer de grands empires; la Phénicie visait à fonder des comptoirs.»²²

4. *Vie littéraire. Les poèmes phéniciens de Ras Shamra*

Si, dans le domaine artistique, les créations phéniciennes, au II^e millénaire, paraissent composites et dépourvues d'originalité, par contre, les découvertes récentes nous ont révélé que, dans le domaine littéraire et intellectuel, la contribution des Phéniciens à la civilisation de cette époque est originale et d'une valeur inestimable. Elle égale, si même elle ne dépasse, celle des autres peuples contemporains. Sans compter le rôle incontestable qu'ils ont tenu en répandant, par leur commerce, les idées et les produits artistiques des diverses civilisations antiques, on doit inscrire à leur actif, avec l'invention de l'alphabet, de belles épopées littéraires.

A la suite d'une découverte fortuite à Ras Shamra (p. 95), au nord de Lattaquié, des recherches, menées par M. Schaeffer, en 1928 et 1929 de notre ère, ont révélé les ruines de l'ancienne cité phénicienne d'Ougarit, détruite et disparue, vers 1200 av. J.-C., lors de l'invasion des Peuples de la Mer. Entre autres objets et monuments découverts, on a retrouvé une collection de tablettes couvertes, sur leurs deux faces, de signes cunéiformes, et dont un grand nombre sont mutilées, cassées et imparfaitement lisibles. L'écriture est alphabétique, ne comportant que 27 ou 30 signes; la langue est un dialecte cananéen-phénicien. Leur date de rédaction se situe vers 1400.

Ces tablettes représentent des écrits d'époques diverses, rassemblés à un moment donné; ce sont des fragments d'un vaste ensemble disparu, les restes d'une bibliothèque qui devait être, à l'époque de sa constitution, semblable à celles de Ninive et de Babylone.

Déchiffrées en 1930, ces tablettes ont livré toute une littérature: missives, dont quelques-unes adressées à la reine d'Ougarit; états nominatifs; textes de comptabilité relatifs au commerce de l'huile, du vin, de la pourpre; un traité sur l'art de guérir les chevaux; enfin et surtout, une série de grands textes littéraires ou poèmes, de caractère mythologique ou légendaire.

Les textes ougaritiens ou de Ras Shamra, dont plusieurs belles pages, selon M. Del Medico, pourront «prendre place parmi les plus beaux bijoux de la littérature ancienne», ont été répartis par ce dernier, dans son ouvrage «La Bible Cananéenne», en quatre groupes principaux. 1^o *Les Légendes: Le Mariage de la Lune; La Légende de Kéret (sa jeunesse, son épopée, sa Mort); Aqahat* (série de chants); 2^o *Les Ordonnances et*

²² Contenau, *Le Civilisation phénicienne*, pp. 221, 222.

Préceptes; 3^o) *Les Chroniques: Les Chroniques du Grand-Roi (Aleyn); les Chroniques du règne de X; les Chroniques du règne de Niqmad*; 4^o) *Les Psaumes ou Prières*.

«L'ensemble de ces écrits, tel qu'il existait à l'époque où la bibliothèque de Ras Shamra fut constituée, devait composer La Bible Cananéenne. On sait que la Bible Hébraïque n'est pas une œuvre originellement homogène . . . D'autres écrits y ont été ajoutés à diverses époques, livres historiques, prophétiques, etc. . . .»²³

Rédigés et fixés vers 1400, les poèmes découverts à Ras Shamra remontent, on l'a dit, à un passé très reculé. Ils se seraient transmis à ceux qui les ont fixés, de génération en génération, soit de vive voix, comme toutes les épopées des Anciens, soit par quelque système d'écriture.

Nous ne parlerons ici, très succinctement d'ailleurs, que de quelques-uns de ces poèmes.

a. *L'épopée du roi Kéret*

Outre ceux des poèmes ougaritens qui se développent exclusivement sur le plan mythique et divin, les textes de Ras Shamra nous présentent aussi des épopées et des légendes, où se combinent l'action des dieux et celle des héros qui ont commerce avec les filles des hommes.

Jeunesse de Kéret. — Kéret, fils du dieu El et protégé de Sépas, la déesse-soleil, est aussi roi de Sidon. Son territoire est menacé d'invasion par des nomades du désert, conduits par un dieu lunaire: Etrah ou Térâh (père d'Abraham?). Parmi les envahisseurs, on cite la tribu de Zabulon, dont le nom apparaîtra plus tard parmi les tribus d'Israël. Tandis que Kéret perd son temps en lamentations, Térâh a occupé cinq villes phéniciennes dans la région. La bataille décisive se livre dans le Négeb; Kéret ne semble pas en être sorti vainqueur.

Nous avons déjà parlé de cette bataille qui se serait déroulée, aux environs de 2000, entre les Brahmanides-Hébreux, adorateurs de la Lune, et les Phéniciens du Sud de Canaan, adeptes du dieu Soleil (I, pp. 382—383).

La guerre semble avoir eu pour objet l'enlèvement de la fille de Térâh, que Kéret finira, semble-t-il, par épouser. Le dieu El annonce à Kéret que sa femme lui donnera sept ou huit fils et autant de filles. «Après avoir béni, une dernière fois, Kéret, le dieu El se retire, en même temps que les dieux qui composaient son escorte; ils se retirent tous sous leurs tentes ou leurs tabernacles. Or, les deux mots qui figurent ici sont exactement ceux qui se rencontrent, et dans ce même ordre, au 2^e livre de Samuel, chap. 7, V.6, passage où le dieu d'Israël, Yahvé, rappelle qu'il résidait jadis dans une tente ou dans un tabernacle.»²⁴

²³ Del Medico, *op. cit.*, p. 13, 14.

²⁴ Ch. Virolleaud, *Légendes de Babylone et de Canaan*, p. 67.

La mort de Kéret. — Kéret passait, aux yeux des siens, pour immortel. Aussi furent-ils étonnés et inquiets de le voir échapper de justesse à la mort, à la suite d'une maladie ou accident. En effet, Kéret doit mourir parce que, (comme Adam), il a désobéi au dieu El, son père: «il n'a pas su faire régner la justice sur la terre ou tout au moins dans son royaume».

«Il paraît évident que nous avons affaire ici, à la fois à une légende du genre de celles des patriarches bibliques et à un conte philosophique. La légende de Kéret, c'est l'histoire d'un vieux roi, qui était peut-être le plus ancien chef dont on conservât, en Canaan, le souvenir; l'histoire d'un roi qui (comme Jacob) avait été chercher sa femme dans un pays voisin du sien, et qui avait enlevé, semble-t-il, celle dont il devait faire son épouse; l'histoire aussi d'un roi qui subira de graves revers et qui sera puni de mort, pour n'avoir pas joué sans défaillance le rôle que les dieux lui avaient assigné.»²⁵

b. *La légende du roi Danel*

Danel est un autre roi mythologique qui règne sur un peuple d'agriculteurs; il est versé dans l'art de la divination et sa fille connaît les secrets de l'astrologie. Pour Danel, la prospérité d'un royaume est liée à la justice que le monarque doit exercer.

«Si les Phéniciens d'il y a trente-cinq siècles estimaient qu'aucun hommage ne pouvait être, plus que celui-là, agréable au cœur des dieux, n'est-ce pas la preuve que ces populations se faisaient déjà, de la divinité, une conception assez haute?

Ce nom même de Danel, qui signifie «Justice de Dieu», est évidemment identique — à une légère variante près — à celui du Daniel de l'Ancien Testament, . . . au Daniel dont parle Ezéchiel, . . . quand, s'adressant au roi de Tyr, son contemporain, . . . l'homme inspiré s'écrie: «Es-tu donc plus sage que Daniel?», et l'on peut tenir pour très vraisemblable que ce Daniel le Sage, dont on ne savait rien jusqu'à présent, hormis son nom, n'est autre que le héros de la légende phénicienne, un ancien roi, célèbre par son équité, et dont le nom était passé en proverbe parmi les Cananéens.»²⁶

c. *Poème de la naissance des dieux gracieux et beaux*

«Ce mythe vient s'ajouter à l'épopée de Kéret pour rappeler aux Phéniciens, sous forme mythologique, leur pays d'origine, le Négeb, d'où, par la côte plus tard appelée Philistine, ils ont atteint, vers le début du III^e millénaire, Tyr, Sidon, Goubla et Arwad. Au XIV^e siècle, ils n'ont pas

²⁵ Ch. Virolleaud, *op. cit.*, p. 73, 74.

²⁶ Ch. Virolleaud, *op. cit.*, p. 64.

encore été évincés par les Philistins des côtes voisines de l'Égypte et ils continuent par les routes du Négeb à trafiquer avec les bords de la Mer Rouge.»²⁷

d. Le poème de Sib'ani

Un autre poème nous parle d'un ancêtre phénicien, héros éponyme, Sib'ani (le septième), fils de Térah ou Etrah, fondateur de la ville d'Ashdod, au sud de Jaffa, et dont l'autorité s'étend jusqu'au Négeb et la corne orientale de la Mer Rouge. Il est en contact, dans ces régions, avec les nomades du désert sémitique.

En rapprochant ce poème de celui de Kéret, on s'aperçoit que les deux monarques phéniciens, celui de Sidon et celui d'Ashdod, s'occupent du Négeb, cette route caravanière qui unit la mer Rouge à la Méditerranée et qui demeurait sous le contrôle phénicien.

D'autre part, la Bible, qui sera rédigée plusieurs siècles plus tard, nous permet d'identifier les nomades du Négeb et les noms des lieux. Elle nous révèle aussi que Phéniciens et Hébreux ont des héros éponymes communs, et que «nombre de locutions poétiques qu'emploiera l'Ancien Testament» se remarquent dans les écrits de Ras Shamra.

e. Valeur littéraire et morale des poèmes de Ras Shamra

Sur l'ensemble des textes trouvés à Ras Shamra, M. Del Medico, qui signale qu'un Homère peut naître des cendres de leur rédacteur, conclut:

«La Bible Cananéenne, telle qu'elle a pu être restituée à l'aide de ces quelques tablettes fragmentaires trouvées à Ras Shamra, est forcément incomplète. La traduction des textes présente encore un certain nombre d'incertitudes; beaucoup de détails pourront être étudiés plus à fond. Mais, si l'on tient compte du fait que l'on traduit la Bible Hébraïque depuis plus de 2000 ans et que, malgré une longue tradition, tant de points sont restés obscurs, on peut ne pas se montrer trop exigeant quand il s'agit de la traduction de textes rédigés en une langue inconnue et de l'interprétation de faits tellement nouveaux.

On n'en reste pas moins surpris devant la beauté des thèmes, la richesse des expressions, la haute valeur morale qui se dégage de l'ensemble de ces écrits. Beaucoup d'opinions que l'on se faisait sur la civilisation cananéenne (d'aucuns diront: phénicienne) seront à revoir: les mœurs, les croyances des peuples de Syrie et de Palestine seront à considérer sous un jour entièrement nouveau. Quel que soit le jugement de l'Histoire, on ne perdra pas de vue que les Cananéens ont été de grands poètes; on se mon-

²⁷ L. Delaporte, *Mythologie générale*, p. 69.

trera plus indulgents devant les faiblesses de leur art, quand on aura saisi toute la beauté de leurs écrits.»²⁶

De son côté, M. Ch. Virolleaud n'est pas moins admiratif. «On disait bien, à l'époque romaine, écrit-il, que la Phénicie avait produit, et dès le temps de la guerre de Troie, des historiens et des philosophes . . . Mais il est sûr, du moins, que la Phénicie a produit, et dès avant la guerre de Troie, des poètes dont les œuvres viennent d'être retrouvées, non pas à Tyr ou à Sidon, ces métropoles de Canaan, mais dans les décombres d'une ville de la Haute Syrie, fondée par Sidon ou par Tyr, et abandonnée depuis 3000 ans . . .

Et l'on observera du même coup que, tandis que l'Égypte a fait dans le domaine des œuvres d'imagination de nombreux emprunts à la Phénicie, en revanche, il n'y a absolument rien d'égyptien, et rien de babylonien non plus d'ailleurs, dans les légendes ou mythes cananéens, si l'on en juge du moins par les Poèmes de Ras Shamra, et l'on ne peut en juger que par là, puisque ces poèmes sont les seuls textes authentiques que la Phénicie des hautes époques nous ait laissés.»²⁹

²⁶ M. Del Medico, *op. cit.*, p. 236.

²⁹ Ch. Virolleaud, *op. cit.*, p. 61, 84.

V. L'invention de l'alphabet phénicien

1. *L'alphabet, création phénicienne. Epoque de l'invention*

On peut aujourd'hui affirmer, sans crainte d'être sérieusement contredit, que c'est la Phénicie libanaise, ce pays minuscule, cosmopolite et polylingue, mais tenacement particulariste, qui, au II^e millénaire avant le Christ, a doté le monde oriental, et le monde tout court, de l'invention la plus précieuse et la plus féconde de tous les temps: l'écriture alphabétique. C'est à la Phénicie, en effet, et plus particulièrement à Gebal-Byblos, que revient la gloire de cette création. Les témoignages unanimes des Anciens, à cet égard, sont confirmés par les découvertes de la science moderne.

On a voulu, pendant longtemps, contester aux Phéniciens le mérite de cette invention. Les dernières recherches entreprises à Gebal par M. Dumann, et dont les résultats sont consignés dans son savant ouvrage *«Byblia Grammata»*, ont aujourd'hui mis fin à ces discussions académiques. Il est désormais définitivement établi que la paternité de l'alphabet revient aux seuls Gíblites. En outre, l'époque de ce grand événement, qu'on reportait jusqu'alors au XIII^e siècle au maximum, est encore reculée plus en arrière, au-delà même du XVIII^e. Enfin, les essais et expériences alphabétiques, entrepris, par les Phéniciens et autres, antérieurement au XVIII^e siècle, prouvent que cette découverte n'est nullement le fruit du hasard.

2. *Aboutissement d'une longue suite d'expériences*

Rappelons que, pour fixer leurs idées et leurs souvenirs, les peuples de l'Orient antique ont d'abord imité, par le dessin, les objets qui frappaient leur vue. De là naquit l'écriture pictographique, qui est celle des peuples primitifs. Presque simultanément, on le sait, apparurent les hiéroglyphes égyptiens, dans la vallée du Nil, et l'écriture cunéiforme des Sumériens, en Mésopotamie. A Byblos et en Phénicie, on ne connaît, jusque vers 2200, aucun système propre d'écriture; toutes les inscriptions, avant cette date, sont en hiéroglyphisme égyptien (I, p. 326).

Mais la méthode figurative ne permet d'exprimer qu'un très petit nombre d'idées, d'un ordre exclusivement matériel; aussi, les signes figuratifs, par un progrès naturel, devinrent-ils de simples symboles et l'écriture devint entièrement idéographique. Mais le signe figuratif ou symbolique

ne pouvait que reproduire très imparfaitement les idées; de plus, la multiplicité des signes devait nécessairement arrêter le développement de l'écriture et en restreindre l'usage à une classe spéciale, celle des scribes. Un progrès naturel conduisit, de la reproduction des idées (idéographisme), à celle des sons (phonétisme). Les habitants de la vallée du Nil, comme ceux du bassin de l'Euphrate, arrivèrent à l'écriture syllabique, où chaque syllabe est représentée par un signe. Les Egyptiens en sont même arrivés à la décomposition de la syllabe en lettres et à la représentation des lettres. Dans leurs anciens hiéroglyphes, on remarque que les signes syllabiques se mêlent aux signes phonétiques, qui sont de véritables lettres. «L'écriture hiéroglyphique, a dit Champollion, est un système complexe, une écriture tout à la fois figurative, symbolique et phonétique, dans un même texte, une même phrase, je dirai presque, dans le même mot.»³⁰

Un pareil système était encore bien imparfait et d'une complication réelle. Le caractère sacré des hiéroglyphes et la force de la tradition s'opposaient, chez les Egyptiens anciens, à un autre progrès. Nous voyons, en effet, ces derniers attachés à l'écriture hiéroglyphique jusqu'à l'hellénisation de l'Égypte.

Les Phéniciens, par contre, qui avaient, dès avant 3000, adopté l'écriture hiéroglyphique égyptienne, l'abandonnèrent, vers 2200, pour un nouveau système hiéroglyphique créé par eux-mêmes, mais directement inspiré de l'Égypte. Les complications de ce nouveau système les amenèrent très vite à lui substituer un troisième système, hiéroglyphique aussi, mais plus simplifié que le précédent dont il dérive et plus proche de l'alphabet dont il est l'ancêtre direct. Enfin, par un dernier progrès, les Gyblites du XVIII^e siècle, peut-être même ceux du XIX^e, inventent un quatrième système, presque parfait, puisqu'il continue à être employé après 4000 ans. Un petit nombre de signes, 22 seulement, clairs, faciles à distinguer, représentant chacun toujours le même son, sont créés, et l'alphabet est né.

3. *Expériences alphabétiques parallèles, contemporaines, antérieures et postérieures*

Contre la théorie de la génération spontanée, il y a, dans ce domaine, les nombreux essais antérieurs, entrepris, par les Phéniciens et par d'autres, dès la fin du III^e millénaire.

«A Goubla (Byblos), avant le XX^e siècle, des inscriptions sur pierre et sur bronze présentent des exemples de tentatives différentes de décomposition des sons, mais avec un bien plus grand nombre de signes (plus de quatre-vingts).»³¹ A Ras Shamra (Ougarit), au Sinaï, en Transjordanie,

³⁰ Cité par Moret, *Hist. de l'Orient*, I, p. 106.

³¹ Delaporte, *Le Proche-Orient asiatique*, p. 179.

dans le Sud arabe, d'autres tentatives d'instauration alphabétique, antérieures, concomitantes et même postérieures à celles de Byblos, sont amorcées et poursuivies, de façon indépendante et parallèle. L'alphabet élaboré dans la presqu'île du Sinaï, postérieur à celui de Gebal, «semble être aussi l'œuvre des Phéniciens, bien que dérivé directement de l'écriture égyptienne» (Delaporte). L'alphabet cunéiforme phénicien des textes de Ras Shamra (XIV^e et XV^e siècles), avec ses 28 ou 30 signes, lui est aussi postérieur.

4. Les alphabets sud-arabiques

Le plus ancien des alphabets sud-arabiques est l'alphabet sabéen (du pays de la reine de Saba), dont dérivent l'alphabet lihyanique et, beaucoup plus tard, les alphabets thamoudéen et safaitique ou proto-arabes.

Malgré de nombreuses ressemblances, l'alphabet sabéen ne semble pas dériver de l'alphabet phénicien; mais des traits fondamentaux le rattacheraient au système hiéroglyphique de Byblos, celui qui a inspiré et directement précédé l'alphabet phénicien. Les affinités entre les deux alphabets, phénicien et sabéen, constituent des traits communs témoignant d'une parenté d'origine. Le système hiéroglyphique de Byblos serait-il le prototype des deux alphabets phénicien et sabéen? Enigme. Toujours est-il que les Proto-Arabes sabéens auraient inventé leur alphabet à une époque très légèrement postérieure à celle de l'invention giblite, alors que les deux pays sont séparés par de grandes distances.

On ne peut expliquer ce synchronisme, sous réserve des déchiffrements ultérieurs, que par un rappel de certains événements historiques que nous avons déjà commentés. S'agit-il d'une parenté ethnique entre les Proto-Sabéens ou Proto-Arabes et les Phéniciens du début du II^e millénaire? Nous nous retrouvons devant le problème que nous avons déjà rencontré et essayé de résoudre, à savoir: l'expansion amorrite ou pseudo-arabe, vers 2200, dans le Croissant Fertile. Rappelons que, vers l'époque de l'éclosion de l'alphabet byblite, les noms des rois de Gebal-Byblos sont de la même formation que ceux des princes amorrites de Babylone, lesquels sont «nettement arabisés» (I, p. 323). Telle est, sur cette question, l'opinion de M. Dunand, auquel nous devons tous ces renseignements sur les essais alphabétiques de cette époque.³²

«Que devons-nous conclure, écrit R. Weill, de cette multiplicité, quant au mécanisme de l'invention générale? Il en ressort simplement que cette invention était mûre, en pays sémitique méditerranéen très civilisé, que le principe venait en lumière d'un bout à l'autre de tout le domaine syro-palestinien, et que les systèmes arrivaient à éclosion sans entente préalable,

³² M. Dunand, *op. cit.*, p. 183 et s.

chacun de son côté, en divers points, et sous des formes entièrement différentes, suivant les circonstances et les influences locales, suivant l'ingéniosité ou la fantaisie des premiers inventeurs.»⁸³

5. *Importance et signification réelle de l'invention alphabétique*

On croit généralement que l'importance de l'invention alphabétique tient surtout au fait que ses auteurs ont su, par une ingénieuse habileté, remplacer les signes hiéroglyphiques par d'autres signes plus simples; cette opération ne serait qu'un détail et le développement de la culture intellectuelle, consécutif à l'invention, ne serait qu'un résultat étranger aux Phéniciens.

En réalité, la création de l'alphabet suffit, à elle seule, à couvrir d'honneur ces derniers, d'autant plus que, sans cette invention, le développement de la culture eût été impossible avec l'écriture pictographique.

La véritable gloire des Phéniciens réside, en effet, dans l'invention elle-même, indépendamment des conséquences qu'elle a engendrées par la suite. Si les Phéniciens du début du II^e millénaire méritent notre gratitude pour le développement intellectuel que leur alphabet a rendu possible, cette invention, considérée en elle-même et indépendamment de ses résultats, est la solution d'un problème ardu, essentiellement intellectuel, plutôt que graphique. D'autre part, ce problème était encore nouveau pour l'esprit humain et dépassait le niveau des facultés intellectuelles des hommes de l'époque.

La gloire des Phéniciens réside donc dans le fait d'avoir posé le problème, en pensant à un nouveau système d'écriture basé sur la décomposition des sons, et de l'avoir résolu par des signes adéquats. Ce n'est nullement le choix de la forme de ces signes qui est importante; cette forme, sur l'origine de laquelle on a longtemps discuté (égyptienne, babylonienne ou égéenne), est tout à fait secondaire.

Ainsi, par les conséquences incalculables de cette invention, mais surtout par la position du problème alphabétique et ensuite par sa solution, l'alphabet phénicien fait triplement honneur au peuple qui l'a inventé.

L'invention de l'écriture hiéroglyphique (égyptienne) et cunéiforme (mésopotamienne), au IV^e millénaire, est peu de chose par rapport à celle de l'écriture alphabétique. L'écriture égyptienne et babylonienne, comme toutes les écritures primitives, est pictographique et idéographique, c'est-à-dire que les signes qu'elle emploie sont des *images* représentant des objets ou des idées. Tous les peuples primitifs ont passé par ce stade. Même là où les signes pictographiques, transformés, n'ont plus de ressemblance

⁸³ R. Weill, *La Phénicie et l'Asie Occidentale*, p. 172.

avec l'original, ils demeurent toujours des signes conventionnels qui représentent les objets.

L'écriture hiéroglyphique est relativement simple, en ce sens qu'il ne s'agit, en somme, que de peintures représentant des choses ou des idées. Or, la peinture est un art extrêmement ancien, puisqu'on découvre partout des peintures murales ornant des grottes phéhistoriques qui ont abrité des hommes paléolithiques, il y a 20 ou 40.000 ans. Aussi, dès qu'un peuple primitif atteint un certain stade d'organisation politique et sociale, ses chefs s'empressent-ils, pour les besoins de l'administration, de recourir automatiquement à l'écriture pictographique, qui n'est qu'une représentation des objets par des peintures minuscules. Ainsi, outre les Egyptiens et les Mésopotamiens, l'Elam, la Crète, les Hittites et d'autres encore, ont connu, dès l'aurore de leur histoire, des écritures hiéroglyphiques particulières, qu'ils ont d'ailleurs longtemps conservées et dont ils ne réussirent que difficilement, et très tard, à se débarrasser.

Tout autre était le problème de l'alphabet, où il ne s'agit nullement de la simplification du système pictographique, ni de l'adoption d'un signe moins compliqué qu'un autre. Les lettres alphabétiques n'ont qu'une valeur conventionnelle, qui pourrait être attribuée à n'importe quel signe. Ce qui distingue l'écriture pictographique de l'écriture alphabétique, — et toute l'importance du problème est dans cette distinction, — c'est que, tandis que le système pictographique est à base *d'images*, le système alphabétique est à base *de sons*. Les signes qui désignent ou représentent ces sons sont en principe secondaires; on peut dire que ce sont des signes sténographiques, que chaque peuple peut choisir à sa guise une fois qu'on a trouvé la décomposition des sons.³⁴

Si la création et le perfectionnement de l'écriture pictographique requièrent un simple travail visuel ou d'imagination, la création de l'alphabet implique un puissant travail intellectuel, un grand effort de réflexion philosophique, d'analyse et de synthèse. Innovation originale, l'alphabet phénicien dérive de la décomposition des sons dont les mots sont formés. Et comme le nombre des sons n'est pas illimité, les signes qui les rendent (deux douzaines environ) représentent, par leurs combinaisons diverses, les objets, les idées et toutes les nuances de la pensée. Il n'en est pas de même pour l'écriture pictographique, qui nécessite une multiplication infinie des signes ou images et rend incomplètement les idées et leurs nuances.

6. *L'alphabet phénicien, ancêtre des alphabets modernes*

La simplification, volontairement poussée à l'extrême, du système alphabétique phénicien, fut la cause de sa diffusion et de sa persistance jusqu'à

³⁴ Voir Contenau, *Les civilisations anciennes du Proche Orient*, p. 28, 29.

nos jours. L'omission des voyelles, sa principale imperfection, fit qu'il convenait à toutes les langues, chacune pouvant le compléter à son gré. Cette omission des voyelles caractérise encore aujourd'hui l'écriture arabe.

Tous les alphabets proprement dits se rattachent plus ou moins à celui des Phéniciens, Cette invention, qui a conquis le monde civilisé ancien, paraît avoir rayonné presque simultanément dans toutes les directions. Son extension à tous les dialectes sémitiques fut rapide. Plus tard, l'expansion commerciale des Araméens servit à la propager jusqu'en Chine. En Méditerranée, les Tyriens en assurèrent la diffusion vers la Grèce et les îles de l'Égée. Complété par des voyelles, l'alphabet phénicien passera des Grecs aux Latins et, par eux, aux peuples de l'Europe.

«Tous les *vieux alphabets grecs* d'Asie Mineure et d'Égée dérivent du *phénicien*, et ils donnèrent, par dérivation, en même temps que le *grec classique*, et en des formes plus ou moins différentes, les alphabets *italiques*, le *latin* en particulier. Puis, des alphabets grec et latin, dérivèrent ensuite tous ceux du monde oriental depuis l'ère chrétienne, le *copte* en Égypte (*vieux grec*), le *russe*, les alphabets occidentaux dont le nôtre, toutes les écritures actuelles, issues donc d'une souche unique.»³⁵

Négligeant les langues internationales de l'époque, l'égyptien et notamment le babylonien, langue du commerce et de la diplomatie, l'esprit particulariste des Phéniciens les portera à employer la nouvelle invention alphabétique au service de leur propre idiome: le cananéen ou phénicien. «Ce fait est important, note M. Dunand. Il montre que, sous l'empire des puissants idiomes qui se la partageaient, la Phénicie conservait une personnalité bien accentuée.»³⁶

L'alphabet phénicien, «véritable chiffrage du langage parlé», ne s'imposa pas d'emblée, même dans les régions voisines du Liban. Comme toutes les inventions anciennes, il mettra plusieurs siècles à triompher. A Ras Shamra, on continue à employer le système alphabétique que les Phéniciens d'Ougarit avaient réussi à créer. En Égypte et en Babylonie, les traditions désuètes maintiendront longtemps encore l'écriture hiéroglyphique et cunéiforme.

Vers la fin du II^e millénaire, tous les systèmes alphabétiques s'effacèrent devant le système phénicien de Byblos; après 1000, ils seront complètement oubliés.

«Ce fut surtout l'usage officiel de la langue et de l'écriture accadienne qui dut contrarier le développement de l'alphabet phénicien. Malgré cette redoutable concurrence, celui-ci finit par s'imposer et se répandit à travers le monde pour ne s'arrêter qu'aux montagnes de Chine. Même dans ses tentatives alphabétiques, le cunéiforme est tombé de la mémoire des hom-

³⁵ R. Weill, *op. cit.*, p. 161.

³⁶ M. Dunand, *op. cit.*, p. 24.

mes depuis vingt-cinq siècles et l'alphabet phénicien assure à lui seul, avec l'unique concurrence du système chinois, l'expression durable de toute pensée . . . Ce fut une des créations humaines les plus définitives. Sous ses visages multiples, . . . et, après 4000 ans, dans un monde qui remet tout en cause, il survit à tous les progrès de la civilisation.»³⁷

7. *La création du livre, initiative phénicienne. Byblos ou la «Cité du Livre»*

L'invention de l'alphabet fut suivie de la naissance du livre véritable; et c'est aussi par Gebal, mère de l'alphabet, que le monde a reçu ce second présent.

On ne saurait déterminer, même approximativement, l'époque de cette naissance. «L'histoire du livre est celle de la marche même de la civilisation. Dès qu'on fut parvenu à concevoir l'idée de fixer l'expression de la pensée au moyen d'une «écriture», on se trouva en mesure de le produire.» Aussi, peut-on dire que le livre suivit d'assez près l'invention de l'écriture.

Mais le livre pré-alphabétique n'est pas encore cet assemblage de feuilles réunies en volume. C'est plutôt, reproduit sous une forme portative, un texte destiné à la divulgation: lois, préceptes religieux, actes et messages privés, contrats, testaments, etc. On emploie, à cet effet, la terre cuite et émaillée, ou des tablettes de bois couvertes d'un enduit mou, généralement de cire, sur lesquelles on grave en creux, au moyen d'un stylet, le texte en question. On se sert aussi de feuilles de palmier et d'olivier, de l'écorce de divers arbres.

Les Egyptiens, qui écrivaient sur la toile, imaginent d'utiliser l'écorce du *papyrus*, roseau qui croissait abondamment sur les bords du Nil; de là le mot papier. Ce n'est qu'avec le papyrus que le livre proprement dit est né. Mais comme l'écriture hiéroglyphique, toujours seule en usage en Egypte, n'était pas un moyen commode de la propagation de la pensée, ce fut l'écriture alphabétique phénicienne, dont le centre de rayonnement était Gebal, qui donna son expansion au livre véritable. Gebal, qui recevait le papyrus d'Egypte et le transmettait au monde méditerranéen, recevra plus tard des Grecs, pour cette raison, le nom de *Byblos*. *Byblos* et *bibliou* désignent, en grec, le livre et le papyrus. Gebal sera *Byblos*, ou la «Cité du Livre».

Le livre se présente d'abord sous deux formes: d'abord celle de rouleau, écrit d'un seul côté, puis celle d'un recueil de feuillets rectangulaires réunis. C'est cette dernière qui deviendra, plus tard, la forme définitive du livre, le rouleau ayant fini par être réservé aux actes publics ou judiciaires.

³⁷ M. Dunand, *op. cit.*, pp. 24 et 195.

8. Conclusion

L'invention alphabétique implique un puissant travail intellectuel, un grand effort de réflexion philosophique, d'analyse et de synthèse. Elle place les Phéniciens parmi les peuples créateurs qui ont le plus contribué au développement de la pensée et de la civilisation universelle. «Aucun peuple, avant les Romains, n'a autant qu'eux contribué à faire partager la culture méditerranéenne à l'Ouest européen . . . La Phénicie a fait plus qu'on ne croit pour préparer la philosophie héliénistique.»³⁸

En effet, outre leur apport alphabétique au IIe millénaire, les Phéniciens qui, dès le IIIe millénaire, avaient éveillé à la civilisation le monde crétoégéen (I, p. 321), apporteront, au premier millénaire, d'autres contributions au patrimoine culturel du monde ancien. La terrible invasion des «Peuples de la Mer et du Nord» (vers 1200), qui ruina les civilisations orientales et égéennes, «ralentit, mais ne détruit pas la culture phénicienne. Il semble qu'après le passage des hordes, la civilisation reprit sa marche en partant des ports de la côte . . . Lorsque l'*Iliade* et l'*Odyssée* furent composées (vers 850), la Phénicie était en pleine prospérité; son commerce rayonnait au loin sur les mers . . . Toute la Grèce d'alors dut beaucoup aux Phéniciens.»³⁹ Dans les poèmes homériques, V. Bérard a reconnu une influence phénicienne indéniable.

Vers le milieu du premier millénaire, peut-être même avant cette époque, l'esprit phénicien d'analyse, pour expliquer la nature, élaborera une doctrine philosophique qui, appliquée scientifiquement de nos jours, a révolutionné le monde de notre époque. Il s'agit de la conception *atomistique*, base de la théorie atomique moderne, dont le philosophe grec Démocrite (vers 400 av. J.-C.) passe pour être l'inventeur.

En réalité, le véritable précurseur de la théorie des atomes est le philosophe phénicien *Moschos* ou *Mochos*, de Sidon. Ce fait est rapporté par Strabon et d'autres auteurs anciens.⁴⁰ Nous savons, par ailleurs, que les écrits de Moschos, antérieurs à Démocrite, «avaient été traduits en grec» (Ph. Berger), et que Démocrite voyagea plusieurs fois en Orient. «Démocrite . . . a peut-être connu, au cours de ses voyages, la tradition d'une initiative qui avait créé un précédent à sa propre théorie.»⁴⁰

³⁸ P. Masson-Oursel, *La philosophie en Orient*, p. 27—28.

³⁹ Contenau, *La Civilisation phénicienne*, p. 267 et 7.

⁴⁰ Masson-Oursel, *op. cit.*, p. 29.

Sixième période : 1200-750

Flots nordiques et vagues sémitiques. Invasion des «Peuples de la Mer et du Nord». Modifications ethnico-linguistiques et morcellement politique

Vers 1200, le vieux fond ethnico-linguistique du monde proche-oriental est considérablement modifié. Né d'une vaste agitation ethnique, consécutive à l'invasion des Peuples de la Mer et du Nord, un nouveau monde bigarré succède à la vieille mosaïque des temps antérieurs.

Nouveaux ou renouvelés, émancipés de la tutelle des grandes puissances affaiblies, les petits peuples du couloir syro-palestinien, temporairement maîtres de leurs destinées, entrent en jeu sur la scène de la grande histoire. Ivres de leur liberté recouvrée, ils continuent, en l'amplifiant, la politique traditionnelle de leurs prédécesseurs respectifs.

Lancés sur les mers, les Phéniciens découvrent l'Extrême Occident et fondent le premier empire maritime et colonial. Sur terre, Araméens, Israélites, Philistins, Néo-Hittites, emportés par une fièvre d'hégémonie, s'absorbent en luttes stériles pour la construction d'un empire grand-syrien.

Vers 740, l'Assyrie a achevé ses préparatifs; descendant de ses plateaux du Nord, elle bondit sur ses proies divisées et les dévore l'une après l'autre.